

Wolofisation et multilinguisme au Sénégal - Étude sur l'état des langues nationales dans 7 villes sénégalaises 1.Dakar¹

SUNANO Yukitoshi

<INTRODUCTION>

1. Présentation de l'étude

Dans son ouvrage, *Les langues véhiculaires*², Louis-Jean Calvet traite d'un phénomène linguistique et social intéressant. Il s'agit de l'expansion d'une langue au détriment d'autres dans une situation multilingue, et en conséquence des choix des individus appartenant à différentes communautés linguistiques pour obtenir une langue commune de communication. Ce phénomène apparaît non pas comme le résultat des contraintes imposées par le pouvoir politique mais comme la conséquence de choix spontanés, du moins en apparence, de chaque individu.

Les États comme le Japon et la France qui ont une seule langue « nationale » sont ceux qui ont transformé, au cours de leur histoire étatique, une situation multilingue originelle en situation de domination monolingue, en imposant à leur population la langue du groupe dominant. Ils ont fait régresser ou même disparaître les autres langues telles que les langues aïnou et ryūkyū au Japon ou le breton, l'occitan, l'alsacien et le corse en France.

Mais, les États où le monolingue étatique est réellement établi, comme dans ces deux pays, ne sont pas si nombreux. Ainsi, des États comme la Belgique et la Suisse ont plusieurs langues « nationales » ou « officielles » de statut égal, pour le moins juridiquement. Il y a aussi des pays comme l'ex-Union Soviétique ou la Chine Populaire, qui, tout en imposant la langue du groupe dominant (i.e. le russe ou le chinois), reconnaissent aux langues « régionales » ou « locales » un statut certes

1 Cet article est une traduction partielle du rapport du projet de recherches « Emploi du wolof au Sénégal » présenté en 2000 au Ministère Japonais de la Culture et des Sciences : <2.Ziguinchor>, <3.Saint-louis>, <4. Podor>, <5. Tambacounda>, <6. Bakel>, <7. Fatick> sont à suivre.

2 CALVET,1981.

inférieur mais officiel.

Mais ce qui est commun à presque tous ces pays, c'est que la langue « d'État » ou « nationale » adoptée est une langue autochtone qui assumait déjà, dans une certaine mesure, la fonction de langue véhiculaire.

Dans le cas des États multilingues de l'Afrique, la situation est complètement différente. La langue « d'État » placée sur une situation multilingue est presque toujours la langue de l'ancienne métropole coloniale, à part le cas exceptionnel de la Tanzanie qui a adopté le swahili, une des langues locales, comme langue officielle du pays.

Notamment dans presque toutes les anciennes colonies françaises d'Afrique, le français reste, même à présent, la seule langue officielle de l'État. Dans ces pays, bien que le français fût l'unique langue de la domination coloniale, il n'a jamais joué le rôle de langue véhiculaire parmi la population. Lors de l'indépendance, les Africains qui maîtrisaient le français appartenaient à une élite très restreinte : pour le reste de la population, le français restait une langue totalement étrangère.

Dans ces États qui ont adopté le français comme leur unique langue officielle, beaucoup d'efforts ont été consacrés depuis l'indépendance au développement de l'enseignement du français. Mais plus de 40 ans après l'indépendance, dans la plupart de ces pays, le français reste une langue minoritaire en dépit de son statut privilégié.

Ce qui attire notre attention dans ces circonstances, c'est l'existence des « langues véhiculaires » locales, en expansion dans ces pays d'une manière, au moins en apparence, spontanée.

Nous savons que la Tanzanie, un État multilingue, a à peu près réussi à ancrer le swahili, une langue locale qui y assumait déjà la fonction de langue véhiculaire, comme langue à la fois officielle et commune du pays. Et ce fait nous invite à nous demander si, en Afrique francophone, une politique similaire serait possible, si cela serait désirable et quelles seraient les conditions requises pour réaliser une telle politique linguistique.

Le Sénégal est un pays multilingue où une vingtaine de langues sont parlées. Depuis l'indépendance, le français reste la seule langue officielle utilisée dans toutes les sphères publiques du pays, entre autres dans l'administration et l'enseignement. Le gouvernement sénégalais a classé, en 1971, 6 langues principales du pays comme « langues nationales », mais en réalité, cela restait presque purement nominal, au moins jusqu'au milieu des années 1990.

Le wolof, l'une des 6 « langues nationales » du Sénégal, est un exemple type de langue véhiculaire, cité par Calvet lui-même³. Depuis les années 1950, il existe, au Sénégal, une tradition de nationalisme linguistique wolof qui s'oppose à la domination du français. Certains soutiennent même que le wolof doit être adopté comme « langue d'unification nationale » pour remplacer ou, pour le moins égaler le français en tant que langue officielle du Sénégal⁴.

Nous avons entrepris, pour obtenir des données et des documents concrets qui permettraient d'examiner si une telle politique serait envisageable, des enquêtes sur le terrain en deux volets :

- 1. Enquête sur le développement du wolof en tant que langue écrite et sur les politiques linguistiques du gouvernement sénégalais.
- 2. Enquête sociolinguistique sur la situation multilingue dans laquelle se trouve le wolof.

Cette étude fait partie de ce deuxième volet et présente le résultat de notre enquête sociolinguistique menée entre 1996 et 1998.

2. Les études précédentes

L'expansion du wolof au Sénégal est un fait constaté depuis assez longtemps. La première étude systématique est l'enquête organisée par le CLAD (Centre de Linguistique Appliquée de Dakar) en 1963-1964⁵.

Cette enquête a été menée auprès de 35 434 élèves de 360 écoles primaires. Les questions posées étaient :

- 1. nom et année de naissance de l'élève,
- 2. ethnie du père et celle de la mère,
- 3. langue parlée à la maison,
- 4. autres langues parlées par l'enfant.

Les résultats aux troisième et quatrième questions ont permis d'établir les cartes linguistiques approximatives montrées dans les figures 1, et 2⁶.

En même temps, on a pu établir que, dans les milieux urbains, même dans

3 ibid.

4 cf. SUNANO, 1993. et 1998a.

5 cf. WIOLAND & CALVET, 1967.

6 ibid. Dans cette enquête, les langues du groupe mandé telles que le mandinka, le malinke, le socé, sont regroupées avec le bambara sous le nom du « bambara ».

les régions non-wolof, le pourcentage des wolophones était très élevé comparé aux milieux ruraux, comme le montre le tableau suivant :

POURCENTAGE DES WOLOPHONES

	Ville	Département
Ziguinchor	80,04%	17,33%
Podor	80,00%	12,75%
Vélingara	47,81%	7,19%
Sédiou	40,72%	9,33%
Bignona	37,15%	6,75%
Kolda	27,81%	5,00%

D'autre part, à partir des réponses à la deuxième question, on peut obtenir le tableau suivant :

LES PARENTS DES ENFANTS WOLOPHONES

père et mère wolof	68,92%
père ou mère wolof	15,76%
père et mère non-wolof	15,32%

<Figure 1>

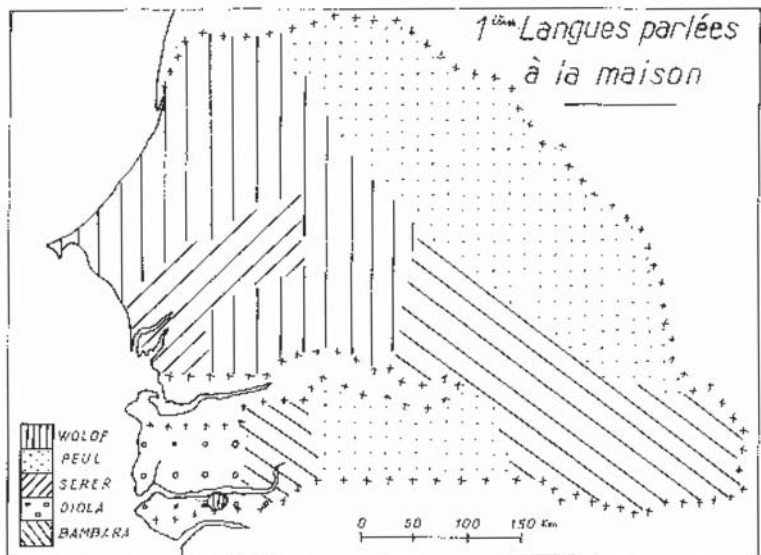


FIG. 1.

<Figure 2>

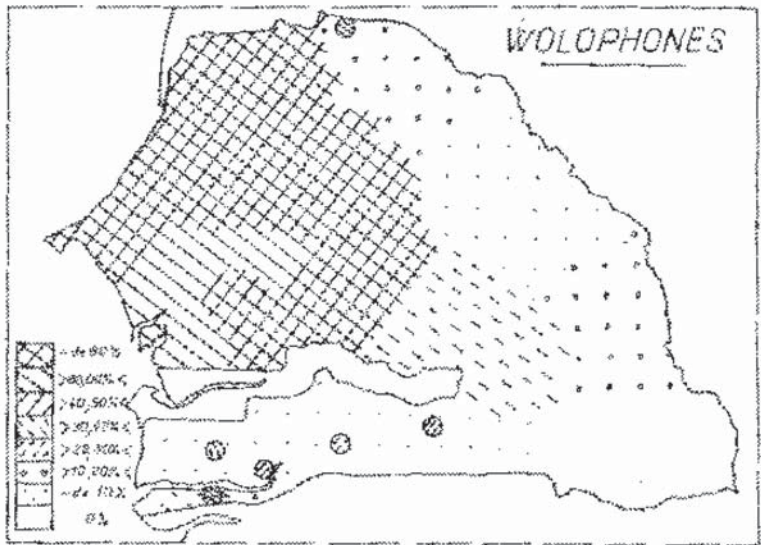


FIG. 2.

C'est à dire que, parmi les enfants qui parlent le wolof à la maison, plus de 30% ont au moins un des deux parents non-wolof et 15% utilisent le wolof au détriment de la (des) langue(s) de ses parents. Ceci montre clairement que le wolof est en progression au Sénégal.

Ce résultat a aussi démontré que la notion de « langue maternelle » dans le sens de « langue transmise par la mère » n'est plus valable dans les sociétés multilingues comme celle du Sénégal. Si on considère « la langue parlée à la maison » comme la première langue que l'enfant apprend à parler, ce n'est donc plus nécessairement la langue de sa mère.

Néanmoins, malgré ses mérites remarquables, cette étude comporte quelques inconvénients de notre point de vue :

- D'abord, comme on le verra plus loin, la présupposition que l'ethnie d'un parent d'élève et sa langue coïncident ne peut pas être considérée comme valable.
- Ensuite, le choix de faire mentionner une seule langue comme « langue parlée à la maison » tend à mal représenter la réalité du plurilinguisme à la maison, assez fréquent dans les milieux urbains.
- La méthode de l'enquête, elle non plus, n'est pas exempte d'ambiguïté : le questionnaire a été envoyé à chaque école où le soin d'expliquer les questions aux élèves a été confié aux instituteurs qui ne comprenaient pas nécessairement bien l'objectif de l'enquête.
- Et enfin, cette étude date déjà de près de 40 ans.

Dans les années 1980, deux autres enquêtes ont été organisées en améliorant en partie les inconvénients que comporte l'enquête de 1963-1964 : l'enquête organisée en 1984 dans les écoles primaires de Ziguinchor par l'équipe du CERPL (Centre d'Études et de Recherches en Planification Linguistique de l'Université Paris V.) dirigée par Louis-Jean Calvet⁷, et l'enquête effectuée en 1986 dans les écoles primaires de Dakar par Martine Dreyfus du CLAD⁸.

7 Les résultats de cette enquête sont analysés dans DREYFUS, 1987 et HEREDIA-DEPREZ, 1987.

8 Voir DREYFUS, 1987.

En utilisant les résultats de ces deux enquêtes dont le questionnaire demandait la langue première de l'élève et celle de chacun de ses parents, ainsi que toutes les autres langues qu'ils parlaient par ordre de compétence, Martine Dreyfus a pu montrer, d'une manière suffisamment persuasive, qu'à Dakar et à Ziguinchor, la progression du wolof est manifeste entre la génération des parents et celle des enfants. D'autre part, à Dakar, alors que les enfants dont le wolof n'est pas la première langue sont presque tous plurilingues et parlent le wolof comme deuxième ou troisième langue, ceux qui parlent le wolof comme première langue sont assez souvent monolingues (si on met de côté le français).

Outre ces enquêtes dans les écoles primaires portant uniquement sur la langue première et les langues parlées, deux enquêtes sur les langues utilisées dans les marchés ont été organisées entre 1985 et 1987 par les équipes du CERPL et du CLAD dirigées par Louis-Jean Calvet. Ces enquêtes ont montré que, en tant que langue de marché, le wolof surclasse les autres langues non seulement à Dakar où les wolofs sont majoritaires, mais aussi à Ziguinchor où ils sont minoritaires, dépassant de loin les langues locales telles que le joola ou le mandinka⁹.

Entre 1987 et 1991, Caroline Juillard a effectué des enquêtes minutieuses sur différents aspects du multilinguisme dans la ville de Ziguinchor et remarque également la nette progression du wolof dans cette ville.

3. Les objectifs et les méthodes de l'enquête

Notre premier objectif est de vérifier nous-même cette expansion du wolof, rapportée par les études précédentes : plus de 30 ans ont passé depuis la première enquête du CLAD et les autres enquêtes plus récentes se limitaient toutes aux villes de Dakar et Ziguinchor. Faute de pouvoir organiser une enquête de la même envergure que celle du CLAD, nous avons voulu effectuer notre enquête dans d'autres villes principales également (surtout les villes non wolof ou de minorité wolof). Malheureusement, à cause des tensions politiques en Casamance pendant la durée de notre enquête, nous n'avons pas pu visiter les villes de Kolda et de Vélingara que nous avions prévues pour notre enquête, mais nous avons pu effectuer des enquêtes dans 7 villes principales de composition ethnique différente: Dakar, Ziguinchor, Saint-Louis, Podor, Tambacounda, Bakel et Fatick.

9 Voir CALVET, 1987.

Nous avons aussi voulu savoir quelles langues sont utilisées dans quelles situations par chaque individu pour bien cerner le statut de chaque langue dans la vie quotidienne des habitants de chaque ville. Nous avons pensé que le degré de maîtrise de chaque langue est aussi important pour cet objectif : il n'est pas rare de rencontrer des individus qui ont oublié ou ne parlent que très peu la langue qu'ils ont déclarée avoir comme langue première.

En même temps, puisque nous voulions étudier le statut de chaque langue dans la vie quotidienne des habitants de chaque ville, nous n'avons pas voulu nous limiter, comme dans les enquêtes précédentes, aux élèves des écoles primaires : toutes les couches d'âge, excepté les petits enfants qui n'ont pas encore d'activité sociale en dehors de leur famille, ont fait l'objet de notre enquête.

Les méthodes que nous avons utilisées pour cela sont les suivantes :

1) Nous avons préparé un questionnaire comportant 11 questions¹⁰. Les questions ont été posées et expliquées oralement, et chaque questionnaire a été rempli par l'enquêteur pour éviter tout malentendu possible. L'enquête a été effectuée par nous-même avec 1 à 3 autres enquêteurs, principalement en wolof et en français : 1 enquêteur wolophone a participé à toutes les étapes de l'enquête et 1 à 2 enquêteurs connaissant bien au moins une langue principale non-wolof de la ville ont été engagés dans chaque ville, en prévision des enquêtés ne parlant ni le wolof ni le français.

2) Dans chaque ville, nous avons choisi préalablement plusieurs quartiers plus ou moins représentatifs de la ville (surtout du point de vue de la composition ethnique, de la couche sociale ou de la profession des habitants), en utilisant des renseignements fournis par le résultat du recensement général de 1988 et aussi par des personnes qui connaissent bien la ville.

3) À Dakar, à Ziguinchor et à Saint-Louis, nous avons ensuite procédé à une enquête par échantillonnage au hasard, en interviewant dans les rues ou dans les cours des maisons ceux qui acceptaient de répondre à nos questions. Mais dans les quatre autres villes que nous avons visitées après les incidents d'attaque d'« étrangers » qui se sont succédé pendant l'été 1997¹¹, nous avons été obligés

10 Voir notre questionnaire (ANNEXE 1-a et 1-b). Notre questionnaire comportait des questions sur les opinions de la population concernant les politiques linguistiques à pratiquer (questions 10 et 11), mais nous en analyserons le résultat séparément dans un autre article.

11 L'été 1997, dans plusieurs villes sénégalaises, plus d'une dizaine d'« étrangers » ont été attaqués par des gens qui, incités par une rumeur répandue par la radio sur la présence des sorciers étrangers, ont cru qu'ils étaient des « sorciers Haoussa ».

d'abandonner cette méthode d'échantillonnage au hasard : pour que notre identité soit claire aux yeux des enquêtés, nous avons décidé de demander au chef de chaque quartier de nous introduire auprès d'une dizaine de familles représentatives du quartier (ici aussi, choisies du point de vue de la composition ethnique, de la couche sociale ou de la profession).

4) En ce qui concerne les tranches d'âge, comme nous l'avons déjà signalé, toutes ont fait l'objet de notre enquête.

Voici les questions posées dans notre questionnaire:

- 1.Nom, 2.Ethnie, 3.Sexe, 4.Âge, 5.Profession,
- 6.Quelle est votre langue maternelle (première) ?
- 7.Quelle est la langue maternelle (première) de votre père / mère ?
- 8.Quelles langues parlez-vous ? Lisez-vous ? Écrivez-vous ?
bien / assez bien / passablement // Je lis / J'écris
- 9.Quelles langues parlez-vous dans les situations suivantes ?
en famille / dans le quartier / au marché / dans les services publics / avec des camarades--collègues / avec vos supérieurs
- 10.Pensez-vous que l'introduction des langues nationales dans l'enseignement serait une bonne chose ?
Oui, / Non, / Pas d'opinion
Si oui, à quel niveau? : Primaire / Secondaire / Universitaire
- 11.Pensez-vous que l'adoption d'une langue nationale en tant que « Langue d'unification nationale » serait une bonne chose ?
Oui, / Non, / Pas d'opinion
Si oui, quelle langue ?

Évidemment, nos méthodes ne sont pas exemptes de points faibles. Tout d'abord, à la différence de celle du CLAD menée en 1963-1964, notre enquête n'est pas exhaustive. C'est une enquête par échantillonnage, et par conséquent, malgré les mesures mentionnées ci-dessus pour assurer la représentativité des échantillons, une certaine déviation paraît inévitable. Cependant, en comparant nos résultats avec ceux du recensement général de 1988 et des études précédentes sur Dakar et Ziguinchor, nous pourrions vérifier dans une large mesure la représentativité de nos résultats et les réviser si nécessaire. Et cela nous permettra de relever, de nos résultats, assez légitimement certaines tendances caractéristiques.

Ensuite, un autre point faible, que nous partageons d'ailleurs avec les études précédentes, est dans le fait que tous les résultats se fondent sur la déclaration

de chaque enquêté. C'est à dire que les réponses peuvent être influencées par la subjectivité ou le jugement de valeur des enquêtés. Il n'est pas impossible que l'enquêté surestime d'une part sa maîtrise du français, la langue officielle, qui est aussi celle de l'ascension sociale, et d'autre part du wolof, la langue majoritaire et dominante. En effet, nous pensons que nos enquêtés tendaient à surestimer considérablement surtout leurs capacités en français. Il est aussi possible que l'enquêté manque de compétence dans la langue de sa propre ethnie et le cache par fierté ethnique. Par exemple, nous avons rencontré un certain nombre de Peuls wolophones qui se déclaraient à tort capables de parler couramment le poular. Par ailleurs, certains Peuls déniaient leur compétence en wolof alors qu'ils le parlent couramment. Mais étant donné que nos enquêtes ont été effectuées dans la plupart des cas en présence des proches ou des amis des enquêtés, nous croyons avoir pu diminuer largement la possibilité de déformation de la réalité qui aurait pu être causée par ce genre de fausses déclarations.

4. Sur la « séparation » ou le « regroupement » des « langues »

Ce qui substantialise une « langue », en la séparant des autres « langues » ou en regroupant des parlers différents mais proches, n'est autre que la politique. Ainsi, le néerlandais se distingue du bas allemand qui est considéré comme « dialecte » de l'allemand, et le japonais se compose d'innombrables « dialectes » qui étaient parfois mutuellement incompréhensibles avant la vulgarisation à la fin 19^e siècle du « japonais standard ». Dans les situations où une telle force de différenciation ou d'intégration ne fonctionne pas, comme dans beaucoup de sociétés multilingues de l'Afrique noire, classer les « langues » en tant que nom comptable est souvent un acte dénué de sens. Là où il n'y a pas de volonté politique qui substantialise une ou plusieurs « langues », il n'y a qu'une série de parlers proches ou lointains.

En ce qui concerne les « langues » traitées dans la présente étude, nous utilisons la classification du gouvernement sénégalais qui reconnaît officiellement 6 « langues nationales » devant être développées, au moins en principe, comme langue écrite, puisque c'est la seule volonté politique qui puisse réellement influencer la situation linguistique de ce pays, même si, pour le moment, elle ne semble pas encore très ferme.

Nous regroupons donc les « langues » susceptibles de partager la même « langue nationale » sous la même rubrique. Par exemple, le wolof et le lébou sont mis sous la même rubrique « wolof ». De la même manière, les langues mandés

comme le bambara, le khasonké, le diakhanké ou le malinké qui étaient appelés sommairement « bambara » au temps colonial sont toutes mises sous la rubrique « mandinka ».

Quant aux « langues » qui ne sont pas classées comme « langues nationales », bien qu'il soit pratiquement impossible d'établir un principe de classification, que ce soit politique ou scientifique, pour ne pas tomber dans la complication, nous avons regroupé sous une même rubrique les « langues » classifiées par le SIL¹² comme appartenant au même groupe du rang le plus inférieur.

Chapitre premier : DAKAR

1. Grand Dakar et Pikine

Dakar, l'actuelle capitale du Sénégal, fut construite en 1862 comme ville coloniale par le général Faidherbe, le promoteur de la colonisation française de l'Afrique de l'Ouest. En 1903, Dakar devint la capitale de l'Afrique Occidentale française, remplaçant Saint-Louis qui était jusqu'alors la base de l'expansion française à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest. En 1960, Dakar devint la capitale du Sénégal indépendant.

Pendant la période coloniale, Dakar se développa rapidement comme capitale de la vaste Afrique Occidentale Française. Après l'indépendance, le rythme de son expansion démographique s'accroît encore en absorbant non seulement la population rurale sénégalaise mais aussi celles des pays limitrophes comme la Guinée, la Guinée-Bissau, le Cap-Vert ou la Mauritanie. La ville de Dakar qui comptait 180 000 habitants en 1904, en compte 300 000 en 1960, et en 1988, le rapport du recensement national donne le chiffre de 600 000 habitants pour le seul département de Dakar. Pour la Région de Dakar qui comprend les trois départements de Dakar, de Pikine et de Rufisque, le chiffre monte jusqu'à 1,8 million. En 2002, la population du Grand Dakar est estimée à environ 2,5 millions d'habitants.¹³

Selon le recensement national de 1988, la composition ethnique des trois

12 SIL, 1996.

13 voir The World Gazetteer : Senegal, http://www.gazetteer.de/r/r_sn.htm

départements de la Région de Dakar s'établit comme suit¹⁴ :

ethnie	Dpt.de Dakar	Dpt de Pikine	Dpt.de Rufisque	Total (Région de Dakar)
Wolof	49,1%	53,4%	71,2%	53,8%
Pulaar	16,5%	22,3%	12,9%	18,5%
Sereer	13,0%	10,6%	9,8%	11,6%
Joola	6,9%	3,5%	1,3%	4,7%
Mandinka	3,3%	2,7%	1,3%	2,8%
Soninke	2,4%	1,4%	0,6%	1,7%
Bambara	2,3%	1,5%	1,3%	1,9%
Manjak	1,9%	2,1%	0,4%	1,8%
Autres ethnies	4,5%	2,6%	1,3%	3,3%

Le rapport du recensement national de 1988 donne aussi pour la Région de Dakar les pourcentages des locuteurs de chaque langue, comme première langue et deuxième langue¹⁵ :

ethnie	première langue	deuxième langue	total
Wolof	67,2%	24,1%	91,3%
Pulaar	13,8%	2,1%	15,9%
Sereer	7,9%	1,5%	9,4%
Joola	4,0%	0,5%	4,5%
Mandinka	2,0%	0,6%	2,6%
Soninke	1,0%	0,2%	1,2%
Bambara	0,9%	0,4%	1,3%
Manjak	1,5%	0,1%	1,6%
Autres	1,7%	0,0%	1,7%

Il est clairement visible que l'appartenance ethnique ne concorde pas avec la langue parlée. Alors que les Wolofs ne représentent que 53,8% de la population, 67,2% parlent le wolof comme première langue. En revanche, 13,8% seulement parlent le pulaar comme première langue alors que les Haar-Pulaars représentent

14 source : DPS, 1992a.

15 ibid.

18,5% de la population.

2. Analyse des données de l'enquête

L'enquête a été effectuée pendant la période allant du 7 août au 5 septembre 1996, auprès de 572 personnes, dans les quartiers Liberté VI, Derklé, Castor, Khar Yalla et Grand Yoff du Grand Dakar ainsi que dans Pikine et Guediawaye qui peuvent être considérés comme prolongement de facto du Grand Dakar.

Liberté VI et Derklé sont des quartiers qui se sont développés pendant les années 60 et 70, suite au plan d'urbanisme du gouvernement sénégalais, élargissant au nord le centre urbain de Dakar qui s'était agrandi sous le régime colonial, surtout après la deuxième guerre mondiale. Dans ces deux quartiers, ceux qui ont un revenu régulier, i.e. fonctionnaires ou salariés, sont relativement nombreux. Castor est un quartier commerçant qui avoisine les deux quartiers. Khar Yalla et Grand Yoff sont des quartiers habités par ceux qui ont afflué après les années 70, hors du cadre du plan d'urbanisme et dont la majorité des habitants travaillent dans le secteur informel. Pikine était originellement une ville indépendante de Dakar mais aujourd'hui elle est presque absorbée par le Grand Dakar dont elle est devenue une banlieue. A la différence de Pikine dont les anciens habitants restent nombreux, Guediawaye est un quartier nouveau qui s'est développé de facto en tant que banlieue du Grand Dakar est donc habité surtout par ceux qui y sont arrivés assez récemment.

La répartition par âges, professions, et sexes des enquêtés se présente comme suit :

a) âge

Groupes d'âge	10-15	16-25	26-35	36-45	46-55	56-65	66-
Nombre de personnes	16	240	157	77	45	24	10

b) profession

Fonctionnaire, salarié	56
Elève, étudiant	116

Commerçant, ouvrier non-salarié	204
Sans profession	193

c) sexe

Masculin	288
Féminin	281

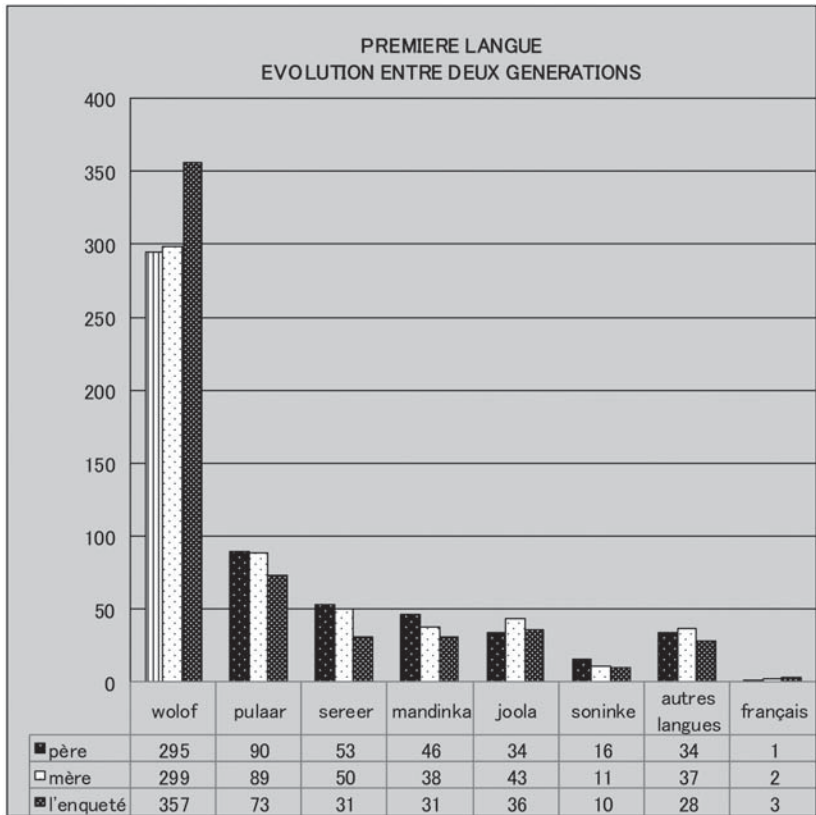
(1) Evolution entre deux générations : Premières langues des enquêtés et de leurs parents

Le tableau ci-dessous montre le résultat obtenu par les questions sur la première langue et l'appartenance ethnique de l'enquêté et de ses parents. Pour chaque langue, le tableau montre, de gauche à droite, les nombres de pères, mères et d'enquêtés parlant cette langue comme première langue. L'évolution entre deux générations montrée en pourcentage est obtenue par la comparaison entre le nombre d'enquêtés eux-mêmes et le nombre moyen de pères et de mères. La rubrique « Pourcentage Première Langue » montre le pourcentage des enquêtés parlant cette langue comme première langue. La rubrique « Appartenance ethnique » montre le pourcentage des enquêtés appartenant au groupe ethnique correspondant. En ce qui concerne le pourcentage de chaque langue et celui de l'appartenance ethnique, nous avons ajouté, entre parenthèses, les chiffres obtenus par le recensement national de 1988 pour la Région de Dakar (le département de Dakar pour l'appartenance ethnique) afin d'évaluer la représentativité de nos résultats.

La comparaison des deux chiffres indique que, pour ce qui concerne la première langue, le pourcentage du sereer dans nos résultats est légèrement plus bas que celui du recensement de 1988 et que pour le mandinka, le joola, le soninke et les autres langues africaines, les pourcentages sont un peu plus élevés. Mais à part ces légères différences, il n'y a pas de grande différence entre les deux résultats, et nous croyons pouvoir dire que nos résultats reflètent globalement la réalité linguistique du Grand Dakar. En ce qui concerne l'appartenance ethnique, les pourcentages sont presque semblables.

EVOLUTION ENTRE DEUX GENERATIONS : GRAND DAKAR

	P-L du père	P-L de la mère	P-L de l'enquête	Evolution	Pourcentage Première Langue (Recensement 88)	Appartenance ethnique (Recensement 88)
wolof	295	299	357	+20%	62,6% (67,2%)	47,5% (49,1%)
pulaar	90	89	73	-18%	12,6% (13,8%)	16,7% (16,5%)
sereer	53	51	31	-40%	5,4% (7,9%)	12,7% (13,0%)
mandinka	46	38	31	-26%	5,5% (2,9%)	6,9% (5,6%)
joola	34	43	36	-5%	6,3% (4,0%)	6,7% (6,9%)
soninke	16	11	10	-11%	1,8% (1,0%)	3,1% (2,4%)
autres langues	34	37	28	-21%	4,9% (3,2%)	6,5% (8,7%)
français	1	2	3	+100%	0,5% (-)	0,0% (-)



L'évolution entre deux générations est clairement visible. Entre autres, la progression du wolof est manifeste : contre 295 pères et 299 mères parlant le wolof comme première langue, 357 personnes déclarent parler le wolof comme première langue, soit 20% d'augmentation d'une génération à l'autre. En revanche, toutes les autres langues nationales ont moins de locuteurs en tant que première langue que la génération des parents. Nous retrouvons les mêmes tendances (progression du wolof et régression des autres langues nationales) dans les résultats obtenus par Martine Dreyfus en 1987, que nous montrons pour la comparaison, dans le tableau ci-dessous¹⁶. Et cela nous amène à observer qu'à Dakar, les non-wolof tendent à être assimilés linguistiquement à la langue wolof au détriment des langues de leurs groupes ethniques.

Mais, si on compare le pourcentage de l'appartenance ethnique et celui de la première langue, on peut observer que le degré d'assimilation diffère selon les langues. Alors que les Mandinka et les Joola maintiennent assez bien leur langue ethnique tout en témoignant d'une légère régression (5,5% parlent le mandinka, comme première langue, contre 6,9% de l'ethnie Mandinka, et 6,3% parlent le Joola comme première langue contre 6,7% de l'ethnie Joola), seulement moins d'un Sereer sur deux parle comme première langue la langue de son ethnie. Dans les résultats de Dreyfus aussi, la régression du sereer est manifeste.

D'autre part, nous pouvons aussi observer, bien que très minoritaire, la progression du français : pour 1 père et 2 mères parlant le français comme première langue, 3 personnes déclarent parler le français comme première langue, soit 100% d'augmentation. Parmi nos enquêtés, il n'y avait aucun Français ni métis franco-sénégalais. De même, les résultats de Dreyfus montrent une forte progression pour le français, avec 411%. L'appartenance ethnique des enquêtés n'est pas mentionnée dans ses résultats. Par nos expériences personnelles également, nous avons pu constater qu'il y a, parmi les personnes dont le niveau d'éducation est très élevé, un grand nombre de personnes qui persistent à utiliser le français même à la maison. Mais d'autre part, nous avons l'impression que, très souvent, les enfants tendent à parler en wolof en l'absence de leurs parents qui leur imposent de parler en français. Le jugement de valeur donnant la priorité au français peut être transmis aux enfants, mais assez souvent, ce désir des parents et la réalité des enfants ne sont pas les mêmes. Ce résultat peut donc être interprété comme reflétant en partie le désir ou le

16 Le tableau a été fait par nous-même en utilisant les chiffres présentés dans les articles de M.Dreyfus (1987) et de C. de Herédia-Déprez (1987).

jugement de valeur des enquêtés qui préfèrent se considérer plus proche du français, la langue de prestige.

<Document de comparaison : l'enquête de M. Dreyfus> Premières langues des parents et de l'enquêté (DREYFUS,1987 ; HEREDIA-DEPREZ, 1987.) Dakar : 477 personnes					
	P-L du père	P-L de la mère	P-L de l'enquêté	Evolution	Pourcentage Première langue
wolof	213	208	273	+30%	57,2%
pulaar	103	98	77	-23%	16,1%
sereer	56	59	32	-44%	6,7%
mandinka	30	28	21	-28%	4,4%
joola	19	25	15	-32%	3,1%
soninke	3	6	3	-33%	0,6%
autres langues	47	50	33	-32%	6,9%
français	6	3	23	+411%	4,8%

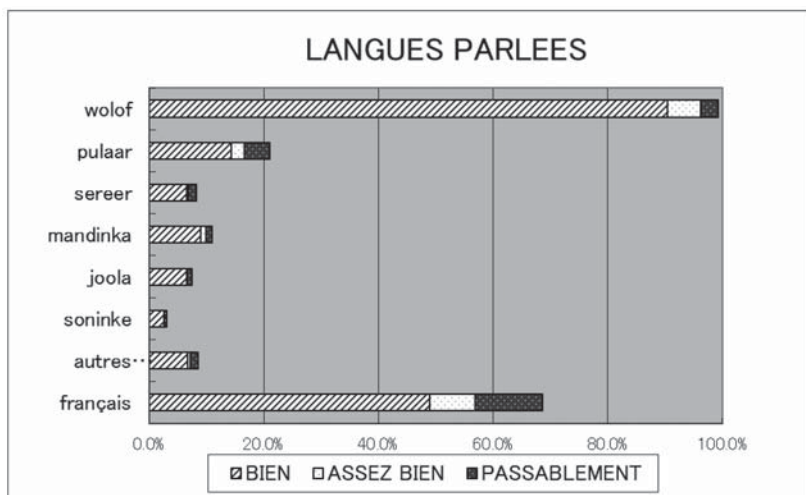
(2) Multilinguisme à Dakar

Le tableau ci-dessous montre le résultat obtenu par les questions sur les langues parlées par l'enquêté. Pour chaque langue, le tableau montre, de gauche à droite, les pourcentages de ceux qui déclarent parler bien, assez bien, et passablement la langue. Après le total de ces pourcentages, nous avons ajouté à droite, la rubrique « Pourcentage Première Langue » et la rubrique « Appartenance Ethnique » pour la comparaison. Le « taux de plurilinguisme » en bas du tableau est le chiffre obtenu en divisant le nombre total de « langues parlées » par le nombre total des enquêtés.

	« Bien »	« Assez Bien »	« Passable-ment »	Total (« parler »)	Pourcentage Première Langue	Appartenance Ethnique
wolof	90,4%	5,8%	3,1%	99,3%	62,7%	47,5%
pulaar	14,3%	2,3%	4,4%	21,0%	12,8%	16,7%
sereer	6,5%	0,3%	1,4%	8,2%	5,4%	12,7%
mandinka	9,0%	0,9%	1,1%	11,0%	5,5%	6,9%
joola	6,5%	0,0%	0,9%	7,4%	6,3%	6,7%
soninke	2,6%	0,0%	0,5%	3,1%	1,8%	3,1%
autres langues	6,7%	0,5%	1,4%	8,6%	4,9%	6,5%
français	49,0%	7,9%	11,7%	68,6%	0,5%	0,0%

taux de plurilinguisme : 2,272

/ (excepté le français) : 1,586



Ce qui est frappant, d'abord, c'est que le wolof est compris par à peu près tout le monde. En outre, plus de 90% déclarent « bien » parler le wolof. La petite minorité de gens qui ne parlent pas le wolof sont tous des Haar-Pulaar rencontrés à Khar-Yalla ou à Grand Yoff. Ce sont, très probablement, des gens qui ont récemment immigré à Dakar.

Le total des pourcentages de toutes les langues parlées est 227,2%. Cela signifie qu'à Dakar, chaque personne parle en moyenne 2,272 langues. Si on soustrait à ce chiffre le pourcentage de ceux qui parlent le français, on obtient le pourcentage de 158,6%. Cela signifie donc qu'à Dakar, chaque personne parle en moyenne 1,586 langues « nationales » ou autres langues africaines.

Mais, si on met à part le français, comme le montrent les tableaux suivants, ceux qui parlent le wolof comme première langue sont très souvent monolingues (310 personnes sur 357), et ceux pour qui la première langue est autre que le wolof parlent au moins deux langues (pour toutes les langues, le taux de plurilinguisme dépasse 2 langues), puisqu'ils parlent le wolof comme deuxième ou troisième langue. Quand on regarde le nombre de langues utilisées, 382 personnes sur 569 utilisent uniquement le wolof, et, parmi 184 personnes qui utilisent plus de deux

langues, 13 seulement ont pour première langue le wolof.

Première langue et nombre de langues parlées (excepté le français)

langue \ nombre de langues parlées	1	2	3	4	5	nombre de personnes	taux de plurilinguisme	parler uniquement le wolof
wolof	310	38	7	2		357	1.16	310
pulaar	0	65	7	1		73	2.12	
sereer	1	24	4	2		31	2.23	1
mandinka	4	16	8	1	2	31	2.39	4
joola	0	20	11	5		36	2.58	
soninke	0	8	2	0		10	2.20	
autres langues	3	22	4	2		31	2.16	3
total	318	193	43	13	2	569	1.57	318

Première langue et nombre de langues utilisées (excepté le français)

langue \ nombre de langues utilisées	1	2	3	4	5	nombre de personnes	taux de plurilinguisme	utiliser uniquement le wolof
wolof	344	12	1			357	1.04	344
pulaar	10	61	1	1		73	1.90	10
sereer	8	22	1			31	1.77	8
mandinka	10	21				31	1.68	10
joola	6	28	2			36	1.89	4
soninke	3	6	1			10	1.80	2
autres langues	4	27				31	1.87	4
total	385	177	6	1	0	569	1.34	382

Cependant, ce bilinguisme est différent de celui qu'on observe chez les immigrés des pays européens ou des Etats-Unis qui apprennent à parler la langue du pays d'accueil en plus de leur langue maternelle. Par exemple, aux États-Unis, le nombre de locuteurs du japonais ne dépasse pas celui des immigrés d'origine japonaise. Mais à Dakar, la situation est sensiblement différente.

Comparons d'abord le pourcentage total des locuteurs de chaque langue

avec celui de la première langue. Pour toutes les langues non-wolof, le pourcentage total des locuteurs de ces langues dépasse celui de la première langue. Par exemple, pour le pulaar, alors que le pourcentage de la première langue est de 12,8%, ceux qui parlent « bien » cette langue comptent déjà 14,3% et au total les locuteurs de cette langue atteignent 21,0%. Pour le sereer, contre 5,4% qui déclarent parler cette langue comme première langue, 6,5% répondent la parler « bien ». Le cas du mandinka est plus impressionnant : le pourcentage de ceux qui parlent « bien » cette langue s'élève à 9,0%, ce qui dépasse largement le pourcentage de la première langue (5,5%).

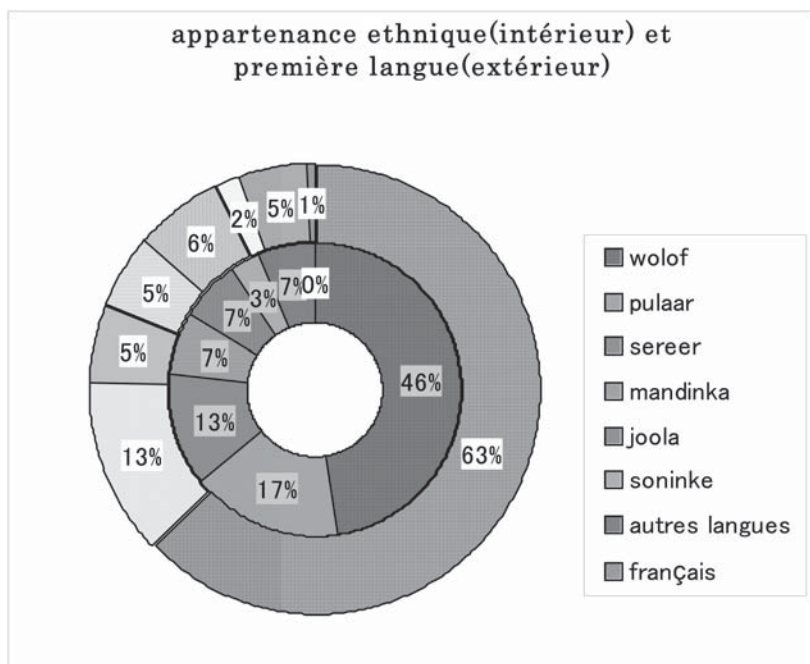
Pour ce phénomène, nous pensons pouvoir distinguer deux cas.

D'abord, considérons les non-wolof qui, tout en parlant le wolof comme première langue, conservent plus ou moins la (les) langue(s) non-wolof de leurs parents. C'est le cas du sereer et du soninke où le pourcentage total des locuteurs ne dépasse pas celui de l'appartenance ethnique. Alors que les Sereer comptent 12,7%, seulement 8,2% déclarent « parler » le sereer. Pour ce qui concerne le soninke, contre 3,1% de Soninke, le même pourcentage de personnes déclarent « parler » cette langue. Ce cas est comparable au bilinguisme des immigrés en Europe ou aux États-Unis. Les Sereer et les Soninke assimilent progressivement la langue wolof abandonnant petit à petit la langue de leurs parents, comme les immigrés des pays européens ou des États-Unis qui assimilent la langue dominante du pays d'accueil.

Mais, pour ce qui concerne le pulaar, le mandinka et le joola, le pourcentage de locuteurs dépasse celui de l'appartenance ethnique. Contre 16,7% de Haar-Pulaar, 21,0% déclarent parler le pulaar et contre 6,9% de Mandinka, 11,0% déclarent parler le mandinka, soit 1,6 fois de plus que le pourcentage de l'appartenance ethnique. Pour le joola aussi, le pourcentage de locuteurs dépasse légèrement celui de l'appartenance ethnique (7,4% contre 6,7%).

Étant donné que les questions sur le lieu de naissance, le lieu habité avant l'arrivée à Dakar, l'année d'arrivée à Dakar, etc., ne figurent pas dans notre questionnaire, il nous est impossible de présumer d'une manière suffisamment précise comment ces Dakarois qui parlent la langue d'une autre ethnies non-wolof ont appris à la parler. Cependant, il est difficile de penser que ces gens ont appris à « bien » la parler après être arrivés à Dakar. Ce qui est très probable est qu'ils sont venus à Dakar après avoir appris cette langue dans une région où elle est dominante.

Ce résultat à Dakar nous invite donc à supposer qu'au Sénégal, il n'y a pas que le processus de l'assimilation linguistique des non-wolof par la langue wolof mais qu'il existe aussi celui de l'assimilation exercée par les langues telles que le pulaar, le mandinka et le joola dans les régions où une de ces langues est dominante.



L'analyse des choix de langue selon les situations dans la section suivante nous semble justifier notre hypothèse : à Dakar, les pourcentages de l'utilisation de ces trois langues sont très bas en comparaison de ceux des locuteurs de ces langues. C'est-à-dire que ces langues sont à peine utilisées en dehors de la famille. Il y a donc très peu d'occasions d'apprendre à parler ces langues.

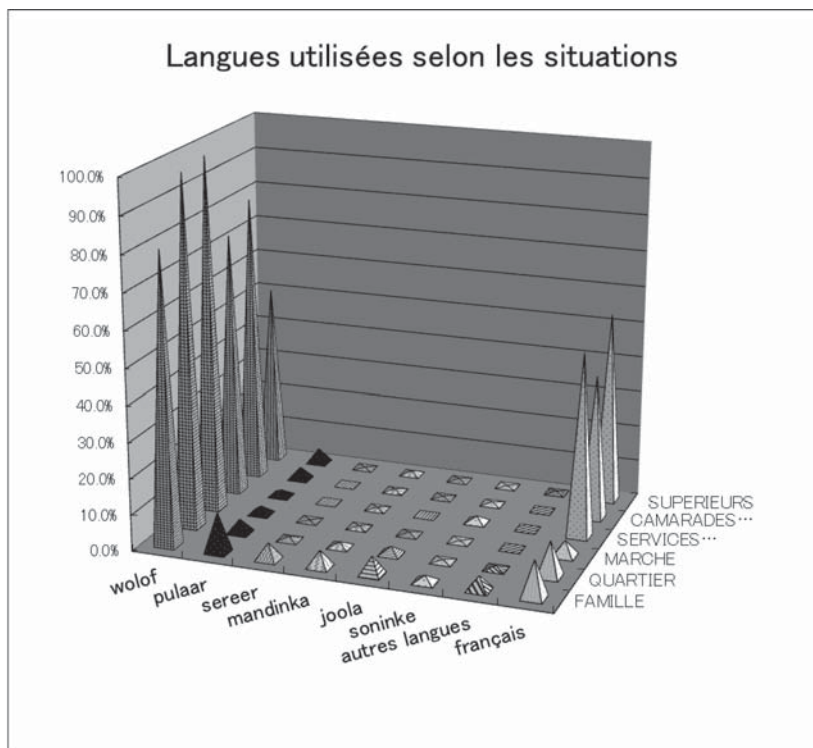
(3) Choix de langue selon les situations

Le tableau ci-dessous montre le résultat obtenu par la question sur les choix de langue selon les situations. Au cas où l'enquêteur déclare utiliser plusieurs langues dans une même situation selon les interlocuteurs, toutes les langues utilisées sont comptées. Sous le titre de chaque rubrique, le nombre total des réponses pour chaque situation est montré entre parenthèses : les enquêtés qui répondent ne jamais se trouver dans cette situation sont exclus du calcul. Par exemple, parmi 572 enquêtés, 10 personnes ont répondu ne jamais aller au marché, et, en conséquence, nous avons 562 réponses pour cette situation. Les pourcentages sont donc calculés

sur ce dénominateur, soit 562. Ici aussi, nous avons ajouté à droite, la rubrique « Pourcentage Première Langue » et la rubrique « parler » pour la comparaison. Les « taux de plurilinguisme » indiqués en bas du tableau sont les sommes des pourcentages de toutes les langues pour chaque situation.

Langues utilisées selon les situations

	En famille (569)	Dans le quartier (564)	Au marché (558)	Dans les services publics (551)	Camarades/ Collègues (485)	Avec mes supérieurs (413)	Pourcentage première langue	Bonne maîtrise
wolof	80,5%	97,3%	98,6%	73,5%	80,2%	50,4%	62,6%	90,4%
pulaar	11,1%	3,9%	2,3%	1,8%	3,5%	4,1%	12,8%	14,3%
sereer	4,7%	0,9%	0,2%	0,0%	0,0%	0,2%	5,4%	6,5%
mandinka	4,6%	1,4%	0,5%	0,5%	0,7%	1,0%	5,5%	7,5%
joola	5,1%	2,1%	0,7%	0,0%	0,4%	0,5%	6,3%	6,5%
soninke	1,9%	0,5%	0,2%	1,8%	0,6%	0,2%	1,8%	2,6%
autres langues	3,9%	0,9%	0,0%	0,0%	0,0%	0,5%	4,9%	8,2%
français	10,4%	9,8%	4,3%	51,0%	40,2%	53,3%	0,5%	49,0%
taux de plurilinguisme	1,222	1,216	1,068	1,286	1,256	1,102		



Examinons le résultat, situation par situation .

(a) Langues utilisées en famille

En famille, plus de 80% des enquêtés déclarent parler le wolof. Si on reprend cette information à l'envers, moins de 20% seulement déclarent ne pas utiliser le wolof à la maison, alors que pour près de 40%, le wolof n'est pas la première langue. Cela signifie que parmi ceux pour qui le wolof n'est pas la première langue, une personne sur deux utilise le wolof en famille. De plus, le fait que l'enquêté lui-même n'utilise pas le wolof en famille ne signifie pas nécessairement que le wolof n'est pas utilisé dans la famille : comme l'a montré Christine de Hérédia-Déprez du CERPL¹⁷, même quand les parents non-wolof insistent pour utiliser leur première langue (non-wolof) avec les enfants, en l'absence des parents, c'est très souvent le wolof qui est

17 HEREDIA-DEPREZ, 1987.

utilisé entre les enfants.

Le français aussi est utilisé en famille par un peu plus de 10% des enquêtés. Il va sans dire qu'il s'agit pour la plupart de familles dont le niveau d'éducation est très élevé. Mais il n'y a que très peu de personnes qui déclarent s'exprimer uniquement en français en famille. Le wolof ou une autre langue africaine au moins est presque toujours utilisé avec le français.

D'autre part, pour ce qui concerne les autres langues sénégalaises, ceux qui utilisent en famille une langue autre que le wolof sont moins nombreux que ceux qui parlent cette langue comme première langue. Nous pouvons donc constater ce fait : alors que l'utilisation des langues non-wolof se limite pratiquement à la sphère familiale, même dans la famille, ces langues tendent à être abandonnées petit à petit par ceux mêmes qui les parlent comme première langue. Et cela, presque toujours en faveur du wolof.

(b) Langues utilisées dans le quartier

Seulement 2,7% de personnes déclarent ne jamais utiliser le wolof dans le quartier. Par contre, hors de la maison, les occasions d'utiliser les langues non-wolof diminuent sensiblement. Même le pulaar qui est relativement présent dans le quartier n'est utilisé que par moins d'un tiers de ceux qui le parlent comme première langue (3,9% contre 12,8%).

A peu près 20% de personnes ont déclaré ne pas utiliser le wolof en famille. Mais même pour ces personnes, hors des murs de la maison, c'est déjà un monde dominé par la langue wolof..

Le français continue à être utilisé par un peu moins de 10%. Ce sont à peu près les mêmes personnes que celles qui l'utilisent en famille.

(c) Langues utilisées au marché

La présence du wolof est écrasante dans les marchés à Dakar. A peu près tout le monde utilise le wolof au marché. 1,4% seulement des enquêtés déclarent ne jamais utiliser le wolof. Même le pulaar, le plus présent à part le wolof et le français, n'est utilisé que par moins d'un cinquième de ceux qui le parlent comme première langue (2,3% contre 12,8%). Les autres langues non-wolof sont presque inexistantes.

Pour le français aussi, le taux d'utilisation est le plus bas au marché (4,3%).

Nous pouvons donc dire qu'au marché, on n'utilise que très rarement une langue autre que le wolof.. Regardons le taux de plurilinguisme en bas du tableau, ce fait est encore clairement visible : au marché, ce taux est le plus bas (1,068), et proche du monolinguisme.

Les marchés à Dakar sont donc presque parfaitement un monde monolingue

wolof.

(d) Langues utilisées dans les services publics

Lorsque les gens vont dans les services publics tels que les bureaux de poste, les commissariats de police ou les bureaux de la municipalité, ils utilisent presque uniquement le wolof et le français. Les autres langues disparaissent presque entièrement de la scène.

Le taux d'utilisation du wolof est relativement bas comparé aux trois situations précédentes, plus proches de la vie quotidienne, mais plus de 70% de personnes continuent à utiliser le wolof dans les services publics.

Tandis que le wolof recule et que les autres langues non-wolof disparaissent, c'est le taux d'utilisation du français qui fait un bond spectaculaire : une personne sur deux déclare utiliser le français aux services publics. Puisqu'il n'y a que 49% de personnes qui déclarent parler « bien » le français, on pourra dire que tous ceux qui sont capables de s'exprimer assez librement en français choisissent d'utiliser le français quand ils se rendent dans les services publics.

Quand on s'écarte des scènes de vie quotidienne, et qu'on entre en contact avec un monde « public » ou administratif, le taux d'utilisation du français monte en flèche.

Le monde des services publics est un monde bilingue wolof-français. Mais le taux d'emploi du wolof surpasse toujours celui du français.

(e) Langues utilisées avec les camarades d'école ou les collègues de travail

Avec les camarades d'école ou les collègues de travail, plus de 80% déclarent utiliser le wolof. Le pourcentage de ceux qui utilisent le français (40,2%) est légèrement inférieur à celui des services publics. Mais ici aussi, de même que pour les services publics, c'est un monde bilingue wolof-français.

(f) Langues utilisées avec les supérieurs du lieu de travail ou les professeurs d'école

C'est lors de conversations avec les supérieurs du lieu de travail ou les professeurs d'école que le taux d'utilisation du wolof est le plus bas. Par contre, le taux d'utilisation du français est le plus élevé dans cette situation.

Comme nous n'avons pas fait la distinction entre écoliers et employés, la différence entre ces deux catégories n'est pas visible dans nos chiffres. Mais le fait est qu'à peu près tous les écoliers répondent qu'ils utilisent le français avec leurs professeurs, alors qu'un grand nombre d'employés déclarent utiliser le wolof avec leurs supérieurs. Donc si on prend seulement les employés en considération, le taux d'utilisation du wolof devrait être plus élevé. Surtout quand il s'agit de petits

magasins ou de petits ateliers, c'est d'abord le wolof qui est utilisé entre le patron et les employés.

Quand le patron et les employés partagent la même langue non-wolof, cette langue peut être la langue utilisée sur le lieu de travail : le pourcentage assez élevé du pulaar (4,1%) semble représenter un tel cas.

En même temps, ce cas du pulaar nous semble indiquer une autre chose : c'est seulement dans le cas du pulaar, que le taux d'utilisation s'approche d'un tiers du pourcentage de première langue (12,6%). On peut l'interpréter comme un indice de l'attachement très fort des Haar-Pulaar à leur langue. De fait, dans toutes les situations hors de la maison, le taux d'utilisation du pulaar comparé au pourcentage de première langue est le plus élevé de toutes les langues non-wolof.

Sur les choix de langue selon les situations, nous pensons pouvoir signaler en conclusion les trois points suivants :

1. Le taux d'utilisation du wolof dépasse de loin celui des autres langues dans toutes les situations excepté la situation « avec mes supérieurs » où le taux d'utilisation du français est un peu plus élevé que celui du wolof. Entre autres, dans les situations « dans le quartier » et « au marché », les taux sont proches du monolinguisme wolof.

2. Le taux d'utilisation du français est sensiblement élevé dans les situations « officielles » telles que les services publics, les lieux de travail et les écoles. Quand on s'éloigne des lieux de la vie quotidienne et entre en contact avec les systèmes officiels de l'Etat, le taux d'utilisation du français devient tout à coup très élevé. Le wolof continue à être utilisé par la majorité des enquêtés dans ces situations « officielles » également. Mais il faut aussi signaler que le français pénètre même dans la famille, la situation la plus « privée », pour une personne sur dix.

3. Non seulement la pratique des langues non-wolof se limite à la sphère familiale, mais ces langues sont exposées à la pénétration du wolof même dans la famille. Pour ce qui concerne le pulaar, on peut sentir une résistance à la wolofisation par l'existence de ceux qui continuent à utiliser cette langue dans presque toutes les situations. Cependant, parmi ceux qui parlent le pulaar comme première langue, ces gens se limitent à une personne sur trois et deux personnes sur trois se sont déjà assimilées au monde wolophone de Dakar.

(4) Qui utilise le français ?

Pour ce qui concerne le français, nous pouvons constater une nette inégalité

entre hommes et femmes et entre les professions.

D'abord, si on analyse le résultat obtenu par les questions sur les langues parlées selon la différence entre les deux sexes, pour le wolof et le français, on peut obtenir les tableaux suivants :

Usage du wolof

	Bon	Assez bon	Passable	Total
Homme	90.6%	5.9%	3.5%	100.0%
Femme	90.4%	5.7%	2.8%	98.9%

Usage du français

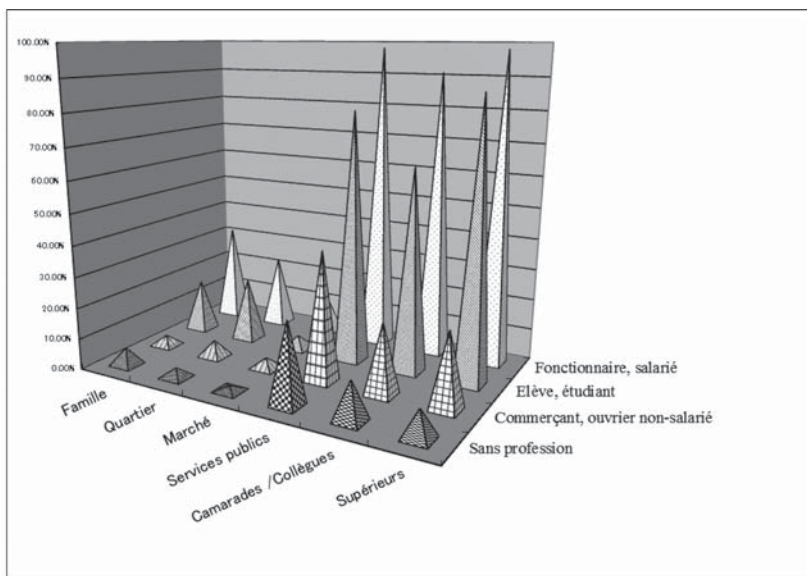
	Bon	Assez bon	Passable	Total
Homme	61.8%	9.4%	11.5%	82.7%
Femme	35.2%	11.0%	11.7%	57.9%

Alors qu' il n'y a presque pas de différence entre les hommes et les femmes pour le wolof, pour le français, la différence entre hommes et femmes est très nette. Entre autres, pour ce qui concerne les personnes parlant « bien » le français, il y a presque le double de différence entre hommes et femmes. Les femmes qui parlent « bien » le français se limitent à une trentaine de pourcents et près de la moitié des femmes ne parlent pas le français.

Et comme le montre le tableau suivant, la différence entre les professions aussi est très nette.

Qui utilise le français?: profession

	nombre total	Famille	Quartier	Marché	Services publics	Camarades /Collègues	Supérieurs
Fonctionnaire, salarié	56	32.1%	23.2%	12.5%	98.2%	91.1%	98.2%
Elève, étudiant	116	17.2%	20.7%	4.3%	80.2%	64.7%	87.1%
Commerçant, ouvrier non-salarié	204	3.4%	5.4%	3.4%	41.2%	22.5%	24.0%
Sans profession	193	5.7%	3.1%	1.6%	25.9%	12.4%	8.8%



Presque tous les « fonctionnaires, salariés » utilisent le français dans les « services publics », avec les « collègues/camarades » et avec les « supérieurs » et ils utilisent assez souvent le français dans d'autres situations aussi : même dans la famille, plus de 30% utilisent le français. Mais il faut remarquer que leur nombre est assez limité: 56 personnes sur 569. La majorité des « élèves/étudiants » utilisent le français eux aussi dans les « services publics », avec les « collègues/camarades » et avec les « supérieurs », mais dans d'autres situations, l'utilisation du français est moins fréquente. Mais pour les autres (« commerçants, ouvriers non-salariés » « sans profession ») qui forment la majorité des enquêtés, à part dans les « services publics », où ils vont, sans doute, assez rarement, les pourcentages de ceux qui utilisent le français sont très bas.

3. Conclusion

Ce qu'il faut signaler d'abord sur Dakar est le fait que le wolof n'est plus la simple langue ethnique des Wolof, qui ne représentent qu'un peu plus de la moitié de la population dakaroise, mais qu'il est devenu la langue de la ville de Dakar. A Dakar, il existe une forte pression assimilatrice de la langue wolof, et toutes les langues non-wolof sont exposées à la pénétration du wolof jusqu'à l'intérieur même

de la famille.

De même, à Dakar, même les langues telles que le pulaar et le mandinka, dont le pourcentage des locuteurs dépasse celui de l'ethnie, ne sont utilisées que par une minorité de gens. Ces langues n'exercent plus à Dakar la fonction de « langue véhiculaire » qu'elles auraient exercée dans d'autres régions.

D'autre part, le taux d'utilisation du français est sensiblement élevé à Dakar, surtout dans les situations « officielles » telles que les services publics, les lieux de travail et les écoles. Cela signifie qu'à Dakar, le français exerce déjà en partie la fonction de « langue véhiculaire ». Le fait que le français est parlé même en famille par environ 10% de la population indique que, pour une partie des Dakarais, il n'est plus une langue étrangère et qu'il est devenu une langue majeure de Dakar après le wolof.

Mais en même temps, on constate que le français reste largement une langue pour les hommes et pour une catégorie sociale spécifique.

Pour ce qui concerne la wolofisation, il faudrait aussi signaler le fait qu'on peut observer des différences significatives de réactions selon les langues. Certaines langues semblent être assez résistantes à la pression wolofisatrice, alors que certaines autres paraissent y avoir peu de résistance. Par exemple, on note une différence significative entre le rythme de wolofisation du sereer (-40%) et celui du joola (-5%). De même, alors que le sereer est presque non existant en dehors de la maison, la présence du pulaar dans toutes les situations est assez impressionnante. La wolofisation ne s'exerce pas uniformément sur toutes les langues.

[Bibliographie]

CALVET (Louis-Jean),

1981, *Les langues véhiculaires*, Collection <Que sais-je? >No.1916, PUF.

1987, « Les langues du marché », in *Réalités Africaines et Langue Française*, No.21, pp.60-72, CLAD.

1992, (éd.), *Les langues des marchés en Afrique*, Institut d'Etudes Créoles et Francophones.

CHAUDENSON(Robert),

1991, (éd.), *La francophonie: représentation, réalités, perspectives*, Institut d'Études Créoles et Francophones.

COULMAS, Florian,

1985, *SPRACHE UND STAAT - Studien zur Sprachplanung und Sprachpolitik*, Walter de

Gruyter.

DIOUF, Makhatar,

1994, *SENEGAL, LES ETHNIES ET LA NATION*, L'HARMATTAN.

DPS (DIRECTION DE LA PRÉVISION ET DE LA STATISTIQUE),

1992a, *Recensement général de la population et de l'habitat de 1988, Rapport régional (Résultats définitifs)* DAKAR, Ministère de l'Economie, des Finances et du Plan.

DREYFUS (Martine),

1987, « Enfants et plurilinguisme » in *Réalités Africaines et Langue Française*, No.21, pp.23-40, CLAD.

HEREDIA-DEPREZ (Christine de),

1987, « Des langues et des enfants dans les villes » in *Réalités Africaines et Langue Française*, No.21, pp.41-59, CLAD.

1988a, « Acquisition des langues en situation plurilingue », in *Réalités Africaines et Langue Française*, Numéro Spécial, CLAD.

1988b, « Attitudes, sentiments linguistiques, comportements langagiers », in *Réalités Africaines et Langue Française*, ibid.

KAZADI (Ntole),

1991, *L'Afrique afro-francophone*, Institut d'Études Créoles et Francophones.

RODRIGUEZ (Edmond),

1994, « Caractéristiques régionales », in CHARBIT (Yves) et NDIAYE (Salif), éd., *POPULATION DU SÉNÉGAL*, Direction de la Prévision et de la Statistique / Centre d'Études et de Recherches sur les Populations Africaines et Asiatiques.

SIL (Summer Institut of Linguistics),

1996, *Language Family Index: Niger-Congo*, <http://www.sil.org/ethnologue/families/Niger-Congo.html>

SUNANO (Yukitoshi),

1993, « Une volonté de réhabilitation d'une littérature en langue africaine – Sur la littérature wolof du Sénégal », in *The Journal of Kumamoto Women's University*, Vol.45, pp.110-118.

1998a, « Tagengo Shakaï no Bunka Senryaku – Nishi Afurika no Shokoku Senegaru no Gengo Fukei (Stratégie culturelle d'une société multilingue – Paysage linguistique d'un petit pays ouest-africain, le Sénégal) », in *Kyushu Jinruigakkai Kaiho* (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Kyushu) No.25, pp.17-30.

1998b, « Senegaru ni okeru uworofuka no Shinko to Bamen ni yoru Gengo Sentaku 1.Dakaaru (Wolofisation et choix de langue selon les circonstances au Sénégal, 1.Dakar) », in *Kumamoto Kenritu Daigaku Bungakubu Kiyo* (Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université Préfectorale de Kumamoto), Vol.4, No.1, pp.49-70.

TANAKA (Katsuhiko),

1975, *Gengo no Shiso - Minzoku to Kokka to Kotoba* (Pensée linguistique – Nation, Etat, Langue), Nihon Hoso Shuppankai.

1981, *Kotoba to Kokka* (Langue et État), Iwanami Shoten.

1991, *Gengo kara mita Minzoku to Kokka* (Nation et État vus à travers Langue), Iwanami Shoten.

WIOLAND (François),

1965, *ENQUETE SUR LES LANGUES PARLEES AU SENEGAL*, Centre de Linguistique Appliquée de Dakar.

WIOLAND (François) & CALVET (Maurice),

1967, « L'expansion du wolof au Sénégal », in Bulletin de l'IFAN, t.XXIX, n^{os} 3-4, pp.604-618.

ANNEXE 1-a Fiche d'enquête(version française)

FICHE D'ENQUÊTE (FORMAT B2)

EMPLOI DES LANGUES NATIONALES AU SÉNÉGAL

DATE: _____ LIEU: _____

1. NOM: _____ 2. ÉTHNIE: _____

3. SEXE: M / F 4. ÂGE: _____ 5. PROFESSION: _____

6. QUELLE EST VOTRE LANGUE MATERNELLE/PREMIÈRE? :

☐ WOLOF, ☐ PULAAR, ☐ SERRÈRE, ☐ MANDINGUE, ☐ DIOLA, ☐ SONINKÉ, ☐ FRANÇAIS, ☐ AUTRE _____

7. QUELLE EST LA LANGUE MATERNELLE/PREMIÈRE DE VOTRE:

	WLF	PLR	SRR	MDG	DLA	SNK	FR	AUTRE(NOM DE LA LANGUE)
PÈRE?	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
MÈRE?	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

8. QUELLES LANGUES PARLEZ-VOUS? LISEZ-VOUS? ÉCRIVEZ-VOUS?

(WLF=WOLOF, PLR=PULAAR, SRR=SERRÈRE, MDG=MANDINGUE, DLA=DIOLA, SNK=SONINKÉ, FR=FRANÇAIS)

	WLF	PLR	SRR	MDG	DLA	SNK	FR	AUTRE(NOM DE LA LANGUE)
BIEN	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
ASSEZ BIEN	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
PASSABLEMENT	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
JE LIS ※	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
J' ÉCRIS ※	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

9. QUELLES LANGUES PARLEZ-VOUS DANS LES SITUATIONS SUIVANTES?

	WLF	PLR	SRR	MDG	DLA	SNK	FR	AUTRE(NOM DE LA LANGUE)
EN FAMILLE	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
DANS LE QUARTIER	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
AU MARCHÉ	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
SERVICES PUBLICS	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
CAMARADES/COLLÈGUES	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
AVEC VOS SUPÉRIEURS	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

10. PENSEZ-VOUS QUE L' INTRODUCTION DES LANGUES NATIONALES DANS L' ENSEIGNEMENT SERAIT
UNE BONNE CHOSE? ☐ OUI, ☐ NON, ☐ PAS D' OPINIONSI OUI, A QUEL NIVEAU? : ☐ PRIMAIRE, ☐ SECONDAIRE, ☐ UNIVERSITAIRE11. PENSEZ-VOUS QUE L' ADOPTION D' UNE LANGUE NATIONALE EN TANT QUE "LANGUE D' UNIFICATION
NATIONALE" SERAIT UNE BONNE CHOSE? ☐ OUI, ☐ NON, ☐ PAS D' OPINION

SI OUI, QUELLE LANGUE?: _____

NOUS VOUS REMERCIONS DE VOTRE COLLABORATION

ANNEXE 1-b Fiche d'enquête(version wolof)

FICHE D'ENQUÊTE (FORMAT B2W)

JËFANDIKOO KÀLLAAMAY SENEGAL

Bés bi? _____ Bërëb bi? _____

1. Tur wi? _____ 2. Waaso wi? _____

3. Góor ☐ / Jigéen ☐ 4. Ñaata at? _____ 5. Ban ligéey? _____

6. Ban làkk nga nàmp?

☐ Wolof, ☐ Pulaar, ☐ Séeréer, ☐ Mänder, ☐ Joola, ☐ Soninke, ☐ Farañse, ☐ Leneen _____

7. Ban làkk la say waajur nàmp?

(WLF=Wolof, PLR=Pulaar, SRR=Séeréer, MDG=Mänder, JLA=Joola, SNK=Soninke, FR=Farañse)

	WLF	PLR	SRR	MDG	JLA	SNK	FR	Leneen (Tur làkk wi)
Sa baay	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
Sa ndey	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

8. Yan kàllaama ngay làkk? ngay jàng? ngay bind?

	WLF	PLR	SRR	MDG	JLA	SNK	FR	Leneen (Turu làkk wi)
Bu baax	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
Xawa baax	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
Bu tane	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
Mën naa jàng※	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
Mën naa bind※	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

9. Yan kàllaama ngay wax boo nekke:

	WLF	PLR	SRR	MDG	JLA	SNK	FR	Leneen (Tur làkk wi)
ak sa waa-kër	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
ci gox bi	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
marse	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
post/buro/feneen	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
xarit/bokk liggéey	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____
njaatige	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	_____

10. Nday jàngale kàllaamay réew mi ci ekool yi doon na baaxi?

☐ Waaw, ☐ Déedéet, ☐ Amuma ci xalaat.

Su dee lu baax, ñu ngi ko wara jàngale ci daara:

☐ ju ndaw ji, ☐ ju yem ji, ☐ ju mag ji

11. T nn benn ci kàllaamay réew mi, def ko kàllaama gi ñepp di nekke benn,

ndax lu baax la? ☐ Waaw, ☐ Déedéet, ☐ Amuma ci xalaat

Su dee lu baax, gan kàllaama nga ciy xalaat?: _____

ÑU NGI LAY GÈRÈM CI SA NDIIMMAL